

La mère de l'oubli

A toi maman, ma mère, ma douce

Comment fais-tu pour vivre ici ?

Hier soir, je crois que j'ai vu ta chambre passée aux informations.

Rien n'est sûr, mais le lit défait et les fleurs séchées près de la fenêtre, cela te ressemble bien.

Le tout paraissait vide, vide et pourtant moite. Comme si les radiateurs y étaient toujours poussés à leur maximum.

Brusquement la caméra a fait une embardée et j'ai cru apercevoir, sur une petite table basse en formica bleu, la pièce que tu aimais tant. Les souvenirs sont lointains, mais je me rappelle d'une phrase qui te faisait rire, le corps à demi avachi sur la table du salon. Au sol, j'ai reconnu ton précieux exemplaire de *la cantatrice chauve*, son jaune criard, tout sauf sain, un jaune de fou. Il trônait en maître solitaire, comme un petit roi qu'un coup d'état aurait expulsé, sorti de sa table basse, sans trône, mais toujours dans les esprits.

Encore maman, tu as dû oublier qui tu es, ne faire plus qu'un avec la ligne.

Qui étais-tu cette fois, Mary, Mme Smith ?

Tu dois être triste, le jardin est mort, les fleurs arrachées, reste le bougainvillier du fond qui fait bien triste mine. Et vraisemblablement, les mauvaises herbes gagnent du terrain.

En fait, j'ai compris cet entre-deux, entre le givre sur les vitres et la chaleur étouffante à l'intérieur. Rien ici ne pousse à rester, peut-être est-ce pour cela que personne ne reste jamais. Ou alors est-ce les couloirs si longs, si remplis d'un papier peint défraîchi, jaune canari et orange crépuscule, des couleurs de fou.

Ils ont interviewé quelqu'un, mais c'était vague, un peu perdu. Sûrement la pluie d'hier sur le sol chaud, peut-être la vapeur qui gagne les résidents, qui vous gagnent et vous embrument.

Portes-tu toujours le cardigan lilas que je t'ai offert ?

Tu nous manques. Hier la petite cherchait les merles dans les haies du fond et elle s'est rappelée de ton histoire, le merle qui était un enfant, un petit humain dans un corps d'oiseau ou peut-être ironiquement un oiseau qui se croyait humain.

Elle veut te voir. Je lui ai dit que nous passerons l'été prochain, mais je ne sais pas, ici je suis occupée. En ce moment les brebis mettent bas et Ernest ne peut pas s'occuper de l'exploitation seul.

Hier pour me faire plaisir, il a refait le petit muret derrière la maison, celui qui donne sur les falaises, cela faisait longtemps, tellement longtemps que je lui demandais. Il l'a refait pour que je puisse, m'y asseoir, contempler le jour qui se lève. Les grandes vagues roses et jaunes, les nuages touffus et l'immense reflet sur l'océan.

La saison est belle, la glycine s'étend sur les murs, laisse retomber en grappes épaisses ses clochettes violacées. Dans les champs, poussent bleuets, consoudes et bourraches, par milliers elles tentent d'atteindre l'horizon et sur le relief de certaines collines, on croyait presque qu'elles y étaient arrivées.

Dans tout ça, ou suis-je ? un peu partout ? un peu nulle part ? Je n'en sais trop rien. Ils me rendent heureuse, occupent mon temps, lui donnant presque un sens.

Pourtant ce n'est pas moi, pas entièrement, plus vraiment celle qui regardait les étoiles, se couchait tard, dormait peu. Les yeux sur la machine à écrire, la Remington noir de grand-mère. Il y a toujours eu pour moi, l'écriture comme moyen de résister,

de ne pas s'abîmer. Pour faire face à la barbarie du dedans, celle de l'extérieur aussi.

Et toi, toujours là de la mauvaise façon, passant, tes yeux bleus grand ouverts, tes océans d'horizons pointaient sur moi, sans rien comprendre. En fait maman, tu n'as jamais vraiment su comprendre les gens, tu les effleurais seulement, tu ne savais pas voir les essences. Juste la couche superficielle, ce qui ne demandait aucun effort, car ça non plus, rien ne te poussait à en faire.

Tu as toujours voulu être Antigone, une femme puissante et fière, quand tu pensais lutter maman, tu n'étais que Médée, jalouse, trompée. Pas une femme forte, une furie.

Alors, pour ne pas être l'enfant que tu sacrifierais et sans jamais penser à ce qui te poussait à en arriver là, j'ai fui, plus précisément, t'ai laissé.

Pendant un temps, ici j'ai cru voir le terminus, me croyant transcendée par les reflets de l'océan, j'ai perdu un peu de moi, beaucoup de toi. En fait, avec toi j'ai tout perdu. Et puis tu es arrivée ou tu es aujourd'hui, dans ce haut bloc de crépi blanc.

Je me rappelle d'un jour, l'hiver commençait à décliner et au sol, la neige fondue formait de longues flaques couleur de boue, d'un brun tirant sur le gris. Quand j'ai approché mon visage, le cœur de ses miroirs souillés m'a paru si limpide, si dépourvu de toute cette saleté qui flottait à la surface, que j'ai presque cru y voir mon visage, mais ce n'était pas moi que je voyais, c'était ton reflet, toi 30 ans plus tôt.

Toi, qui comme moi, avait abandonné, avait rejeté, et peut-être est-ce seulement le destin qui voulait te voir souffrir. La fatalité Antigone te rattrape.

Je te dis tant de choses maman, je t'accable. Pourtant je ne sais plus qui tu es, après 10 ans loin de toi, je ne te connais plus vraiment. Et toi que les limbes gagnent, en vie sans l'être vraiment, tu sens mais tu ne sais pas. La peur m'envahit.

Te souviens-tu encore de ton mariage ? De mes premiers mots ? De ton premier amour ? Te souviens-tu des choses qui ont fait ta vie ?

Aujourd'hui, je suis terrifiée que non, et la mémoire, cette boîte inaccessible où s'entassent des années, reste fermée pour toi. Tu es un mystère, une brume épaisse d'où sortent quelquefois un ou deux mots, une phrase quand la journée est belle.

Maman comme j'aimerais en connaître le fonctionnement. Peut être même écrire ta vie, tes souvenirs, pour que le temps qui te reste ici soit plus supportable.

J'y ai pensé, rêvé même quelquefois.

Le rêve commence toujours par l'image des flots, battant les flancs d'un bateau vénitien, pas une gondole, mais un brin plus chic, plus, bois précieux et cuir.

Autour ce n'était pas l'immortelle Venise, plutôt une fusion entre les canaux d'Amsterdam et le canal Saint-Martin. Une eau verdâtre et sur chacune des rives, symétriquement, des arbres. Le tout désert, figé dans une éternité. Pourtant il y avait le bateau qui filait, sans chauffeur, et moi pensive, qui ne faisait rien, qui respectait l'éternel, avec mes yeux qui semblaient portés le deuil du temps. Une voix lointaine sortait presque des bâtiments, des fenêtres par dizaines, sur les façades des immeubles. Ce n'était pas vraiment un langage, juste un tintement lyrique. Et je le comprenais, c'était je crois, notre mémoire commune, le fruit de nos souvenirs, bien maigre, incarné dans cette voix fluette.

Mystère de la mémoire. Après, plus de souvenirs, juste le réveil.

Le rêve revient toujours, sans véritable fin, quelque chose de l'ordre de la malédiction, et chacune de ses apparitions laisse en moi ton visage, le dépose en napperon délicat sur le haut de mon cerveau, après je ne peux plus penser, maman. Sans le savoir, tu occupes ma vie.

Et maintenant que diras-tu ? Qu'espère-je recevoir face à l'oubli ?

Rien. Peut-être l'oubli pour moi aussi.

En fait, que dit-on au naufragé sur son bateau, son bateau à la dérive. On ne lui dit pas qu'il est seul, la solitude rend fou, lui il est accompagné de souvenirs.

Toi tu es folle, parce que des souvenirs tu n'en n'a plus, toi tu es vraiment seule sur ton bateau, tu vogues sur une mer noire, brumeuse et profonde. Sans reflet. Bien sûr, il y a toutes ces bouteilles à la mer, mais tu ne peux les saisir, je le sais, pourtant j'écris, car je ne peux faire que ça, comme j'ai peur d'oublier j'écris en ta mémoire. Il me semble qu'il est juste, qu'au moins l'une d'entre nous puisse se souvenir. Maman on t'a dénuée de sens, mise à nu et puisque maintenant tu ne peux plus fermer les yeux. Je te le dis, maman je t'ai haïe, je t'ai haïe tant je t'aimais, tant le fait de te savoir morte le cœur battant, me faisait souffrir.

Ton obsolescence était certaine, alors j'ai préféré partir avant que tu ne sois vraiment hors d'usage. Depuis longtemps, la maladie te guettait, et c'est seulement maintenant, prise de remords que j'ose le dire.

En mille mots, comme en trois, maman je t'aime.

Enzo Javelon